

Einar Tangen : Russie, Chine, Iran et Inde bâtissent un nouvel ordre mondial à l'OCS

Einar Tangen est chercheur principal au Teihe Institute et chercheur principal au CIGI. Tangen évoque l'actuel sommet de l'OCS au Kirghizistan, où Poutine, Xi, Modi, Pezeshkian et d'autres dirigeants mondiaux se réunissent afin de réduire leur dépendance envers les États-Unis. Substack d'Einar Tangen : <https://substack.com/@asianarratives> Suivez le Pr Glenn Diesen : Substack : <https://glennndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennndiesen> Soutenez les recherches du Pr Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Livres du Pr Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Nous sommes le premier septembre deux mille vingt-six, et nous avons le grand privilège de recevoir Einar Tangen, chercheur principal à l'Institut Taihe, ainsi que chercheur principal au Centre pour l'innovation en gouvernance internationale. Il publie aussi d'excellents articles sur son Substack, et j'ai mis un lien dans la description. Merci donc de revenir parmi nous. Eh bien, merci de m'accueillir. J'espère ne pas faire fuir les gens au point qu'ils n'aillent pas consulter mon Substack.

#Einar Tangen

Nous verrons si mes efforts en valent la peine. Mais c'est toujours un plaisir d'être ici. Pas toujours à cause des sujets abordés, mais au moins pour parler à quelqu'un de sensé, qui se soucie de l'avenir de l'humanité.

#Glenn

Eh bien, concernant l'avenir de l'humanité, beaucoup de décisions se prenaient autrefois à Washington et, dans une certaine mesure, à Bruxelles, ou du moins en Europe, au cours des siècles passés. Mais aujourd'hui, nous voyons émerger un nouveau monde : un monde multipolaire, où nombre des nouveaux centres de pouvoir se trouvent à l'Est. Et la question est toujours la même : comment organiser cette nouvelle connectivité économique, cette coopération politique ? Nous avons tendance à nous concentrer sur les BRICS. L'Organisation de coopération de Shanghai, l'O.C.S., reçoit beaucoup moins d'attention. Pourtant, là encore, c'est un élément clé de ce monde multipolaire en train d'émerger.

Eh bien, encore une fois, si nous en parlons aujourd'hui, c'est parce que l'Organisation de coopération de Shanghai tient actuellement un sommet au Kirghizistan. Pour les téléspectateurs qui ne connaissent pas bien cette organisation, elle a été créée en deux mille un par la Russie, la Chine et quatre États d'Asie centrale. À l'époque, elle se concentrait principalement sur la sécurité en Asie centrale, c'est-à-dire sur le terrorisme et le séparatisme. Mais, implicitement, elle devait aussi gérer la concurrence sécuritaire entre la Chine et la Russie dans cette région, afin d'en faire une région de coopération plutôt que de compétition. Puis, progressivement, nous avons vu une transition : des questions de sécurité vers des enjeux davantage géoéconomiques.

Elle a acquis davantage de compétences économiques. Et, ce faisant, elle a aussi accueilli davantage de membres. Aujourd'hui, l'Organisation de coopération de Shanghai compte donc de nombreux membres : la Chine, la Russie, l'Inde, l'Iran, le Pakistan, le Bélarus, ainsi que les États d'Asie centrale qui en sont à l'origine. À savoir le Kazakhstan, le Kirghizistan, le Tadjikistan et l'Ouzbékistan. Elle est donc véritablement devenue une institution importante pour faciliter cet ordre mondial post-hégémonique et intégrer ces nouveaux multiples centres de pouvoir. Et, encore une fois, le sommet de l'Organisation de coopération de Shanghai est en cours. Il est censé se terminer aujourd'hui. Mais, selon vous, qu'est-ce qui est particulièrement important dans ce sommet ?

#Einar Tangen

Eh bien, je veux dire, c'est un excellent résumé. Ce qui est important, ce sont en grande partie les images qui en ressortent. Rien n'agace davantage Washington que de voir les dirigeants de la Russie, de l'Inde et de la Chine, vous savez, tous rire et échanger quelques mots en groupe, tout en montrant très clairement que leurs communications sont solides et qu'ils s'intéressent beaucoup les uns aux autres. Cela renvoie à ce dont vous parliez au départ : la construction de ce monde multipolaire. Or, vous savez, l'une des choses que je souligne toujours, c'est qu'un monde multipolaire ne veut pas forcément dire un monde meilleur. Cela veut dire qu'il y a, en réalité, beaucoup plus de place pour les désaccords. Il peut y avoir des conflits et ce genre de choses. Alors, comment les éviter ? Il faut avoir une forme de valeurs communes, et c'est vraiment essentiel.

Je pense que c'est une idée que la Chine défend beaucoup : il doit y avoir certains principes fondamentaux. Chacun a droit à la sécurité. La sécurité de personne ne peut s'acheter au prix de l'insécurité d'un autre pays. Chaque pays doit pouvoir suivre sa propre voie de développement, celle qu'il choisit lui-même. Elle ne doit pas être décidée dans une autre capitale, ni par un groupe de banquiers installés aux États-Unis ou en Europe. Et il doit y avoir un respect élémentaire. Le respect de la souveraineté et des cultures concernées. Autrefois, il suffisait surtout de connaître, peut-être, la Russie et les États-Unis, ainsi que quelques pays voisins, parce que personne d'autre ne comptait. Le système monétaire était fondé sur le dollar américain. Et si vous aviez besoin de contrats, ils étaient généralement en anglais.

Connaître les autres pays, ce n'était pas vraiment pertinent, parce qu'on ne faisait pas beaucoup de commerce avec eux, sauf s'il s'agissait de ses voisins. Mais dans un monde interconnecté, où les

chaînes d'approvisionnement reposent sur des ressources qui viennent d'un bout de la planète, puis vont à l'autre, où l'on ajoute ensuite de la valeur avant de les vendre, il faut comprendre avec qui l'on traite, surtout si l'on veut développer ses activités. Les choses ont donc changé de manière spectaculaire. Les pays doivent se connaître. Et ce n'est pas seulement une question de commerce. Si l'on veut préserver la paix, il faut comprendre d'où vient l'autre personne, ou l'autre pays. Il faut comprendre son histoire. Connaître la langue ne suffit pas. C'est une erreur de le croire.

Il y a trop de choses qui se perdent dans la traduction. Si vous ne connaissez pas le Coran et que vous travaillez au Moyen-Orient, vous allez avoir un problème. Si vous ne connaissez pas la Bible et que vous travaillez aux États-Unis, vous allez aussi avoir un problème. Parce que vous allez passer à côté de nombreuses allusions, d'une part du langage qui n'est pas dite, mais qui est implicite dans les mots que les gens choisissent. Et c'est la même chose en Chine. Si vous ne comprenez pas son histoire, sa poésie, jusqu'à sa calligraphie, il est parfois très difficile de saisir exactement ce qui se passe. Et le dernier point, c'est cette idée qu'il faut disposer d'une forme de système de gouvernance.

Il doit bien y avoir un moyen de faire autrement que de se lancer des chars les uns contre les autres. On peut s'asseoir autour d'une table et trouver comment faire avancer les choses. Cela implique de ne pas avoir d'hégémonie. L'idée, c'est que les pays se réunissent, au niveau régional ou international, et qu'ils parviennent à un consensus. Parce qu'il n'y aura plus ce gendarme qui dicte ce qui doit ou ne doit pas être fait dans le meilleur intérêt des autres pays, tout en prenant, en réalité, autant qu'il le peut. Vous savez, on voit cette situation se répéter en ce moment même au Venezuela. Je suis sûr que les Vénézuéliens ne se sont pas tous réunis avec enthousiasme pour décider, démocratiquement, quelle excellente idée ce serait de donner nos ressources pétrolières aux États-Unis et à une entreprise privée qui n'a rien à voir avec notre gouvernement ni avec notre peuple.

Ces vieilles méthodes, vous savez, le mercantilisme, le colonialisme, la domination, l'hégémonie, restent donc très, très présentes dans l'approche des États-Unis. Mais pendant ce temps, dans la zone dont nous parlons, l'Organisation de coopération de Shanghai, ce qu'on voit, c'est un rapprochement entre des nations très puissantes : la Russie, la Chine, l'Inde, et les autres que vous avez mentionnées. Elles se rapprochent parce qu'elles doivent trouver comment travailler ensemble. Et c'est absolument essentiel. C'est un bloc régional. Et je pense que, dans une certaine mesure, les blocs régionaux se forment, que ce soit en Afrique ou en Amérique du Sud. Leur force peut augmenter ou diminuer, mais le fait est qu'ils cherchent à se protéger. Ils veulent savoir comment continuer à faire des affaires, même face à un pays hostile.

Alors, quand on commence à regarder ces trois pays — et je ne cherche pas à ignorer les autres pays impliqués, ce serait irresponsable — je dis simplement que l'image que j'ai vue, l'impression que j'en ai retirée, c'était ces trois dirigeants : Modi, Xi et Poutine, qui riaient, se serraient la main et se montraient très cordiaux. Comme je l'ai dit, à Washington, c'est le genre de scène qui fait faire des cauchemars : les deux pays les plus peuplés, réunis avec le pays qui possède le plus de ressources, alors que les États-Unis voudraient les voir séparés. Ils veulent que l'Inde serve de

rempart contre la Chine. Ils veulent séparer la Russie et la Chine, parce que la Chine est évidemment un concurrent de même niveau... enfin, je ne devrais même plus dire ça. Elle produit très largement plus que les États-Unis, et elle a besoin de ressources. Et devinez quoi ? La Russie est un pays immensément riche en ressources.

Vous savez, cette combinaison-là, c'est exactement ce que Donald Trump redoute. Donald Trump est une brute. Je ne pense pas que qui que ce soit, même parmi ceux qui l'apprécient, considère que le fait d'être une brute soit une qualité. Mais c'est un fait : c'est une brute. Et que redoutent les brutes ? Elles redoutent une brute plus grande, une puissance plus forte. Donald Trump l'a parfaitement montré. Pas seulement à l'égard de l'Organisation de coopération de Shanghai, mais aussi envers les membres qui font partie des pays des BRICS. Je ne pense pas que ce soit une coïncidence si chacun des cinq grands pays des BRICS s'est vu imposer des droits de douane de cinquante pour cent. Pourtant, qu'a fait l'Afrique du Sud ? Qu'a fait le Brésil ? L'Inde, de toute évidence, a été choquée. La voilà, soi-disant un allié indéfectible des États-Unis, qui fait front contre la Chine.

Que se passe-t-il ? Ils sont traités de la même façon que s'ils étaient le pire ennemi. On se retrouve donc dans une situation où une grande partie du monde regarde déjà au-delà de la période hégémonique. Et ces pays disent : « Eh bien, nous y sommes déjà. » Quand est-ce que l'Amérique va se réveiller ? Quand va-t-elle comprendre qu'on ne va pas chez son voisin, le Canada, pour le menacer d'une guerre économique, puis changer arbitrairement le nom de lacs et d'autres choses comme ça ? Les gens pensent que c'est absurde. Que c'est un cirque. Donald Trump semble en être le clown en chef. Dans ce genre de circonstances, vous savez, que font les pays ? Ils ne veulent pas d'une confrontation avec les États-Unis. Les États-Unis sont déjà très dispersés. Et il y a une vraie crainte que le désespoir les pousse à utiliser réellement des armes nucléaires.

Ce qui me trouble profondément, c'est que ces dernières semaines, le Pentagone s'est mis à parler d'armes nucléaires de champ de bataille. Pas dans le genre : « Bon, dans quelles circonstances pourrions-nous, théoriquement, y penser ? » Ils en parlent comme d'un moyen de les utiliser en Iran, pour soumettre le peuple iranien. Ce sont le genre de choses dont nous devrions tous avoir conscience. Et ce sont des cauchemars. Alors, quand je regarde ce rapprochement, j'y vois de la mise en scène. J'y vois de l'espoir, le sentiment qu'il existe un régionalisme. Mais j'y vois aussi un danger : le sentiment qu'une Amérique de plus en plus fragile — économiquement, politiquement et militairement — pourrait se sentir poussée jusqu'à une limite, et commencer à faire des choses impensables.

#Glenn

Oui. Eh bien, ce que vous avez dit est également important : il s'agit d'essayer de s'éloigner de l'hégémonie. Parce que, souvent, le discours que l'on entend, c'est que la Chine cherche essentiellement à remplacer les États-Unis comme puissance hégémonique mondiale. Et je pense qu'à Moscou, il y avait certaines inquiétudes lorsque l'Organisation de coopération de Shanghai est

passée, au départ, d'une institution de sécurité à une structure davantage économique. Parce que cela signifiait que, vous savez, s'il s'agit de sécurité, la Russie serait implicitement numéro un. Mais dès lors qu'il s'agit d'économie, la Chine devient l'économie dominante. Mais il semblait que les Russes acceptaient que la Chine soit la première économie, tant qu'elle n'était pas dominante. En revanche, s'il n'y a que deux grandes puissances, cela pourrait devenir une compétition.

Mais si vous élargissez le club en y intégrant davantage de grandes puissances, alors la Chine restera la première économie. Mais elle ne pourra pas dominer, c'est-à-dire dicter sa loi. Et je pense que c'est aussi ce qui a beaucoup rassuré les Russes, ainsi que l'Organisation de coopération de Shanghai. Quand ils ont intégré l'Inde, le Pakistan, l'Iran, tous ces pays. Mais comme vous l'avez dit, voir les dirigeants de la Chine, de la Russie, de l'Inde et de l'Iran, tous ces États, se tenir côte à côte, coopérer... cela montre en quelque sorte que le système hégémonique, qui dépend beaucoup d'alliances divisant les régions entre alliés dépendants et adversaires équilibrés... que tout cela, au fond, la paix est en train d'éclater. Et les systèmes d'alliances commencent alors à s'affaiblir, et soudainement...

#Einar Tangen

Oui.

#Glenn

La paix. Qui en a besoin ? Mais comme vous l'avez dit, c'est une construction complexe, parce qu'il y a beaucoup d'acteurs et de relations à gérer. Et si l'on regarde les deux membres originels, la Russie et la Chine, que voyez-vous se mettre en place entre eux ? Quels sont leurs principaux objectifs ?

#Einar Tangen

Eh bien, c'est justement ça qui est très intéressant. Tous ceux qui viennent à l'Organisation de coopération de Shanghai cette fois-ci, puis se rendent aux BRICS, ont un programme légèrement différent. Et cela reflète les besoins de leur pays. La Chine continue de promouvoir l'idée que la meilleure façon de contrer les États-Unis n'est pas de les affronter, mais de réussir sur le plan économique. Elle met donc l'économie en avant comme élément clé, surtout pour l'Organisation de coopération de Shanghai. Je veux dire, comme vous l'avez mentionné, au départ, il s'agissait surtout de lutte contre le terrorisme, l'extrémisme et le séparatisme. Mais ensuite, comme l'organisation encadrerait les choses et qu'elle a adopté ces moyens qui permettent de sceller un conteneur en Europe, puis de l'expédier vers la Chine sans craindre que quelque chose disparaisse, si vous voyez ce que je veux dire.

Et il n'y aurait pas de taxes ni, vous savez, de quelconques goulets d'étranglement en cours de route qui empêcheraient votre cargaison d'arriver à destination. Ça a fait une énorme différence, pas seulement pour la destination et les points d'arrivée, mais c'est devenu, vous savez, essentiellement

un trafic à double sens pour les pays traversés. Parce qu'il fallait mettre ces protocoles en place, l'aspect économique a pris de plus en plus d'importance. Et je pense que c'est là que la Russie s'est dit : eh bien, c'est bon pour nous. Nous faisons aussi du commerce avec ces pays. Il vaut mieux avoir des pays dont les habitants disposent de revenus plus élevés, parce qu'en même temps que les échanges transitent, il y a aussi ces zones de développement économique, ces zones industrielles, qui sont en cours de construction.

Bon nombre des industries qui s'implantent là-bas ne sont plus rentables en Chine, en raison de salaires plus élevés et, dans certains cas, de coûts plus importants. Elles se sont donc naturellement déplacées vers des endroits où... et c'est une bonne chose. Cela crée des emplois. Cela crée du revenu disponible. Le revenu disponible génère davantage de commerce, ou bien le commerce crée davantage d'emplois. C'est un cercle vertueux. Et je pense que c'est ce qui a permis à toutes les parties concernées de voir cela comme une évolution positive. Aujourd'hui, la Chine continue de dire : « Bon, les gars, continuons sur cette base. » La Russie, en revanche, a d'autres priorités. Elle aimerait beaucoup finaliser le projet Force de Sibérie deux, qui aurait une capacité de transport de gaz deux fois supérieure à celle de Force de Sibérie un.

C'est logique. Évidemment, le gaz naturel liquéfié transporté par voie maritime coûte bien plus cher parce que, vous savez, il faut le comprimer, et tout ce qui va avec. Mais les pipelines eux-mêmes ne sont pas bon marché. C'est essentiellement un coût initial. Mais ensuite, le prix du gaz baisse considérablement. La Chine avance prudemment. Elle ne veut pas se laisser forcer la main dans des négociations en période de crise, quand, vous savez, les prix du gaz naturel liquéfié sont élevés. Je pense qu'elle attend le bon moment. Mais elle n'y est pas opposée. Et la dernière fois que Poutine était en Chine, on a vu que le sujet avait été évoqué. Mais au lieu de dire : « Bon, si vous ne signez pas, vous savez, on s'en va », l'attitude a été très mûre. C'était plutôt : « Bon, nous avons des divergences. »

#Glenn

Nous allons régler ça à la table des négociations.

#Einar Tangen

C'est important pour les deux pays. Cela se produira probablement. Je suis sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent que cela se produira. La question, c'est de savoir à quelles conditions, et à quel moment. La Russie cherche donc à consolider ses débouchés économiques, surtout vers la Chine, puisque le reste de l'Europe s'est détourné d'elle. Elle a besoin d'économies avec lesquelles elle peut travailler. Évidemment, la Chine continue de le faire. Mais ils veulent aussi s'assurer que le monde comprenne très clairement que la Russie n'est pas seule. Des années et des années de tentatives, vous savez, d'abord de façon discrète à travers l'OTAN, puis avec cette approche lente, progressive, par petites tranches, visant les anciens pays du Pacte de Varsovie.

Et puis, plus récemment, bien sûr, avec l'Ukraine, quand la Russie a décidé de riposter ouvertement, après avoir lancé de très, très nombreux avertissements en Géorgie et ailleurs. En disant, vous savez : vous empiétez, vous avancez sur notre terrain. Tout le monde savait qu'il y aurait un conflit si l'OTAN menaçait l'Ukraine ou étendait sa présence en Ukraine. Donc, ils ont une lecture un peu différente de la situation. Ils veulent aussi, vous savez, s'assurer que tout le monde voie qu'ils ont là des alliances très, très puissantes. Pas seulement avec l'Iran, mais aussi avec l'Inde. Alors, venons-en à l'Inde. Que veut l'Inde ? L'Inde est dans une situation assez difficile. Elle a mis beaucoup de ses œufs dans le panier américain. Elle était prête à servir de relais dans la guerre contre la Chine, en gros, comme un verrou face à l'expansion chinoise.

Mais récemment, selon eux, ils ont été extrêmement mal traités. On soupçonne une implication des États-Unis dans les élections législatives, qui ont coûté à Modi sa majorité. Également au Népal et au Bangladesh, où des pays qui étaient autrefois plus ou moins neutres à amicaux sont devenus plutôt neutres à peu amicaux — ou disons, pas franchement hostiles, mais davantage favorables à la Chine. Cela a créé une situation dans laquelle les relations économiques entre la Chine et l'Inde progressent à pas de géant. La Chine est désormais le premier partenaire commercial de l'Inde, mais la relation est déséquilibrée. L'Inde doit donc trouver quoi faire. Et j'aime toujours rappeler aux gens que ce n'est pas une décision prise par des gouvernements pour rendre service à d'autres gouvernements en achetant leurs produits.

Les consommateurs indiens achètent des produits chinois parce qu'ils correspondent à leur idée de la qualité et du prix. Et c'est un facteur de compétitivité. Alors, vous savez, toute cette indignation affichée dans les tribunes, avec des gens qui disent : « Oh, vous savez, la Chine triche. Elle nous vend trop de produits. » Eh bien, s'ils n'achetaient pas à la Chine, ils achèteraient ailleurs. C'est la même chose avec les États-Unis. Je parle souvent à des représentants du commerce et je leur dis : « Bon, d'accord, vous avez un problème avec la Chine, très bien. Ensuite, vous avez un problème avec le Vietnam. Mais vous n'avez pas de problème avec le fait d'importer chaque année pour quatre mille trois cents milliards de dollars de marchandises. Et si vous n'achetiez pas à ces pays-là, vous devriez acheter à d'autres pays, parce que vous ne les produisez pas. »

Et l'idée selon laquelle vous allez vous mettre à produire ces biens intermédiaires — des produits chimiques, des écrous, des boulons, des vis, toutes ces choses, des plastiques, tout ce qui n'est pas rentable, en termes de coûts, aux États-Unis — c'est un rêve irréaliste. Personne ne va investir pendant quinze ans pour obtenir un rendement de trois pour cent. Aucune banque ne lui prêterait d'argent. Personne ne dirait que c'est un bon usage de ses ressources. Il y a donc des conceptions très, très différentes du profit et de ce qui va se passer. Une grande partie de ce que nous voyons ici, cette agitation désordonnée des États-Unis, ces discours sur « Rendre à l'Amérique sa grandeur », eh bien, c'est exactement ça. De l'agitation. Ce n'est pas s'attaquer au problème. Et, bien sûr, personne ne s'est avancé pour dire : « Nous avons un véritable plan pour faire face aux quarante mille milliards de dollars de dette qui ne cesse d'augmenter. » Bessent arrive et dit : « Eh bien, on va s'en sortir en misant sur la croissance. »

D'accord, comment ? Comment allez-vous vous en sortir ? Grâce à votre plan de réindustrialisation, qui ne fonctionne pas. En réalité, vous avez même perdu des emplois dans ces secteurs. Donc, il n'y a pas de plan réaliste. Mais ça, comme je l'ai dit, c'est dangereux. Vous avez une puissance hégémonique qui pense que tout le monde veut devenir une puissance hégémonique. On en a déjà parlé. Si je suis un voleur, je crois que tous les autres sont des voleurs, ou alors qu'ils sont stupides, d'accord ? Et je prends simplement les affaires des autres avant qu'ils ne me prennent les miennes. C'est comme ça que sont les États-Unis. Nous sommes une puissance hégémonique, et nous savons que si quelqu'un d'autre le devient, il nous fera ce que nous leur avons fait. Et c'est ça, la véritable peur qui sous-tend tout le reste. J'en ai parlé avec des gens.

Il dit : « Est-ce que vous avez peur que la Chine nous fasse ce que nous avons fait à beaucoup d'autres pays ? » Et je réponds : « Eh bien, nous, nous le faisons pour de bonnes raisons. La Chine, elle, le fera uniquement parce qu'elle veut du pouvoir et de l'argent. Elle veut notre pouvoir et notre argent, et nous avons donc le droit de nous défendre. » Et, vous savez, c'est assez frappant, venant du pays le plus riche et le plus puissant de la planète, avec la plus grande armée. D'une manière ou d'une autre, ils auraient été lésés par le reste du monde, y compris par des pays qui ne peuvent même pas nourrir leur population, qui n'ont pas d'infrastructures, et tout ce genre de choses. Mais c'est malheureusement la réalité psychologique des États-Unis. Ils se sentent lésés. Malheureusement, ils ne prennent pas de recul et ne comprennent pas qu'ils ont bien été lésés, mais par leur propre système politique.

Les démocrates comme les républicains promettent depuis des années d'améliorer l'Amérique, et ça ne s'est pas produit. Au contraire, la classe moyenne s'est réduite en nombre. Le nombre de personnes qui ont un emploi a augmenté. Même l'illettrisme a progressé. L'espérance de vie a reculé. La mortalité infantile continue d'augmenter. Les États-Unis restent au premier rang mondial pour le pourcentage de citoyens incarcérés. Je veux dire, ce ne sont pas les chiffres d'une nation fière. Ce sont les chiffres d'une nation en profonde crise intérieure, qui essaie de comprendre ce qui ne va pas. Malheureusement, un peu comme un animal sauvage blessé, elle se déchire elle-même, au lieu de chercher comment se réparer et de trouver sa place dans un monde qu'elle ne dominera pas, mais dans lequel elle restera un acteur majeur.

Donc, je ne sais plus très bien où j'en étais, ni où je me suis arrêté. Mais à ce stade, je veux simplement conclure cette séquence en disant que nous sommes dans une période de changements profonds. Une période aggravée par le déclin de l'hégémon dominant. Aggravée aussi par le fait que nous vivons une révolution technologique qui, à mes yeux, est l'équivalent de la révolution industrielle. Elle transforme la manière dont les gens vivent, travaillent et perçoivent les choses. C'est donc une période de grande fragilité pour toutes les nations. Et ce que je vois, lorsque je regarde l'Organisation de coopération de Shanghai, ou les nations et les dirigeants qui essaient de se réunir et de comprendre comment travailler ensemble, c'est, comme à Washington, toujours la même chose. Comment pouvons-nous dominer ou détruire ?

#Glenn

Oui. Non, enfin, encore une fois, je pense que l'aspect technologique est, comme vous le disiez, très important. C'est, euh, comparable à la révolution industrielle. Et là encore, on avance bien sûr l'argument selon lequel nous sommes aujourd'hui dans cette quatrième révolution industrielle, avec des technologies numériques capables d'agir sur le monde physique sous différentes formes. C'est très important dans les recompositions entre grandes puissances. Car, lors de la première révolution industrielle, on sait que les Russes et les Chinois ont pris du retard. Et ils en ont payé le prix fort, tous les deux, au milieu du dix-neuvième siècle. Les Russes ont été vaincus en Crimée. Et les Chinois ont été, pour l'essentiel, brisés, et ont connu leurs cent années de... comment était-ce déjà ? Oui, d'humiliation. D'humiliation. Oui, d'humiliation. Donc voilà... ils en ont tiré une leçon.

Mais aussi, la révolution industrielle, c'est vraiment le moment où les puissances occidentales renforcent encore leur pouvoir asymétrique sur le reste du monde. Mais cette fois-ci, on voit que, oui, dans cette nouvelle révolution industrielle, beaucoup d'autres pays prennent de l'avance, tandis que beaucoup de pays occidentaux reculent. Surtout quand la bulle technologique américaine commencera à éclater. Il va y avoir de vrais problèmes. Mais ma question portait sur autre chose. Vous avez mentionné ces quatre dirigeants, de la Chine, de la Russie, de l'Inde et de l'Iran, réunis côte à côte. Et, bien sûr, les Chinois, les Russes et les Iraniens sont tous fortement pris pour cible par les États-Unis. Quant à l'Inde, elle est évidemment, disons, profondément déçue, et elle ne se soucie pas de cette agressivité des États-Unis, comme la plupart des alliés de l'Amérique aujourd'hui. Vous savez, c'est ce qu'on peut attendre d'une puissance hégémonique en déclin : qu'elle adopte une position un peu plus dure envers ses alliés.

Cela dit, l'Inde se distingue quand même par sa grande prudence. Elle ne veut pas rejoindre un club anti-occidental ou anti-américain. Et j' imagine que le terrain d'entente pourrait être, vous savez, de se dire simplement : faisons-en un club anti-hégémonique. Autrement dit, nous ne sommes pas obligés d'être contre les États-Unis. Mais nous devrions convenir de ne pas utiliser uniquement le dollar, ni uniquement les banques américaines. Nous ne pouvons pas dépendre seulement des technologies américaines, ni uniquement des corridors de transport américains, et ainsi de suite. Mais est-ce que vous voyez là un défi majeur pour l'Organisation de coopération de Shanghai, dans la mesure où ses membres entretiennent des relations différentes avec les États-Unis ?

#Einar Tangen

Eh bien, qu'il s'agisse des États-Unis ou... disons que les États-Unis ne sont qu'un membre parmi d'autres du monde, le fait est que les problèmes seront toujours là. Chaque pays aura une vision un peu différente de ce qu'il considère comme important, selon sa situation économique. Donc, cette dimension-là ne disparaît jamais. La question, c'est : comment la résoudre ? La méthode orientale, c'est de la résoudre par le consensus. On s'assoit, on continue de discuter, encore et encore, jusqu'à ce qu'on parvienne, à un moment donné, à une façon de dire : d'accord, nous sommes d'accord. C'est quelque chose avec lequel je peux vivre. Je ne l'aime pas forcément à cent pour cent. Peut-être que l'autre partie non plus ne l'aime pas à cent pour cent. Mais c'est ça, la nature du compromis.

Ça, plutôt que d'envahir des pays et de prendre leur pétrole, ou de dire qu'on va, vous savez, annexer un autre pays pour en faire le cinquante-et-unième État. Ou simplement prendre, vous savez, le Groenland et dire : « C'est à moi. » Ou le Panama, ou Cuba. Maintenant, vous savez, ils menacent même les Britanniques à propos des îles Falkland. C'est... c'est presque incroyable. Mais revenons à l'Inde. Le problème de l'Inde, c'est qu'elle a un très important excédent commercial avec les États-Unis. Une grande partie repose sur des sociétés de sous-traitance de personnel. C'est-à-dire qu'elles fournissent des services, vous savez, des appels téléphoniques depuis Mumbai, ce genre de choses. Et ils ne veulent pas y renoncer. Et puis, même si le nombre total d'étudiants étrangers aux États-Unis a baissé de vingt pour cent cette année, il y a toujours un nombre considérable d'étudiants indiens aux États-Unis.

Pour beaucoup, cela reste un idéal. Mais la porte se referme très fermement sur leur capacité à rester réellement aux États-Unis, même s'ils obtiennent un diplôme ou un diplôme supérieur. C'est parce que, vous savez, l'entreprise doit payer cent mille dollars pour vous faire venir. Et ensuite, rien ne garantit ce que cela impliquera. Et si vous êtes licencié, vous savez, vous repartez pratiquement de zéro. Vous devez littéralement partir, puis être réembauché. Et ils devraient repasser par la loterie. Les États-Unis deviennent donc extrêmement repliés sur eux-mêmes. Cela ne répond donc pas à ce besoin. Mais l'Inde est dans une situation où elle estime encore avoir besoin du dollar. Elle veut avoir des alternatives. Mais voilà le problème : si elle n'adhère pas à cent pour cent à ce que Washington vend, elle devient l'ennemie.

Parce que la Chine n'a jamais dit à aucun pays, vous savez : « Si vous commercez avec nous, vous ne pouvez pas commercer avec les États-Unis », n'est-ce pas ? Elle a seulement dit : « Écoutez, si vous commercez avec nous, vous ne pouvez pas faire partie d'une coalition qui cherche à nous isoler ou à nous faire la guerre. » Eh bien, je pense que c'est plutôt raisonnable. Mais les États-Unis, eux, sont absolument catégoriques : soit vous êtes avec nous, soit vous êtes contre nous. Et si vous êtes contre nous, nous allons vous faire mal. Nous sommes une brute. Nous sommes plus grands que vous. Vous devez avoir peur de nous, parce que nous avons les moyens de vous faire subir des choses extrêmement douloureuses. Et pour le constater, il ne faut pas aller bien loin. Demandez aujourd'hui à n'importe qui en Amérique du Sud ce que cela signifie. Alors, malheureusement, l'Inde pense qu'elle peut suivre une voie médiane.

Malheureusement, non. Tout ce qu'ils font sent mauvais. Je veux dire, en ce moment, Modi... je pense qu'il croit jouer ses cartes avec beaucoup, beaucoup de prudence. Il utilise, vous savez, la Russie, la Chine et l'Iran comme une façon de dire : « Hé, regardez par ici. J'ai de grands amis de ce côté-là. Faites attention. Vous devriez être gentils avec moi. » Mais ça n'a pas marché. Il a déjà essayé avant. La même photo, notez bien, en Iran. C'était il y a seulement un an et demi. Qu'est-ce qui s'est passé ? Rien. Ils ont subi davantage de pression de Washington. Ils n'ont obtenu absolument aucun allègement. Donc, malheureusement, comme je le disais, vous avez affaire à une élite de Washington de plus en plus fragile, mais totalement rigide. Elle pense que tout le monde cherche à la trahir, parce que ce sont les mêmes personnes qui les trompent depuis des années.

Et une fois qu'on a cette mentalité de victime — et on l'entend — il suffit d'allumer CNN ou Fox News. Tout ce qu'on entend, c'est qui sont les victimes, pas qui nous faisons souffrir. Et c'est un piège. On ne peut pas en sortir, parce qu'on est celui qui a subi un préjudice. On ne pense pas à la souffrance des autres. On pense seulement : « J'ai été lésé, donc je dois récupérer tout ce que je veux. » Et puis l'élite de Washington a adhéré à ça à cent pour cent. On voit les mêmes nuances, vous savez, avec l'Europe. Enfin, le chancelier allemand — le responsable allemand à la réunion des ministres des Finances du G vingt — était tout simplement furieux que les États-Unis aient invité la Russie. Et il a dit, vous savez, qu'il ne pouvait y avoir aucune relation tant que la Russie ne serait pas vaincue. Enfin, voyons... comment cela pourrait-il arriver ?

Mais ce genre de rigidité, face aux réalités économiques... l'Allemagne ne va pas bien. Elle a besoin d'une énergie bon marché. Ce n'est pas forcément du gaz russe, mais il lui faut certainement du gaz moins cher que le gaz naturel liquéfié qui arrive des États-Unis. Ils peuvent se tourner vers des sources d'énergie alternatives... pas des combustibles, plutôt des énergies renouvelables vertes. Et c'est ce qu'ils font. Ils installent énormément de solaire et d'éolien, tout ce qu'ils peuvent, pour stabiliser leur système énergétique. Mais il est peut-être trop tard. Je veux dire, une fois qu'une industrie est partie, ce n'est pas aussi simple que de dire : retournons à l'ancienne usine et rallumons les fours. Ce n'est pas comme ça que ça marche. De nouvelles chaînes d'approvisionnement se sont mises en place. Et puis, ils doivent examiner de très près l'écart entre les salaires en Allemagne et ceux pratiqués dans des pays comme l'Indonésie, la Malaisie ou l'Inde, d'ailleurs.

Et dès lors, il devient très, très difficile de justifier une décision d'entreprise qui revient, au fond, à accepter une perte ou à ne pas faire autant de bénéfices. Surtout quand on sait qu'elles ont perdu beaucoup d'argent ces dernières années, à cause de la situation. Donc, nous nous dirigeons vers une période difficile. Je pense vraiment que ces puissances font ce qu'il faut en montrant qu'il existe un contrepoids à l'intimidation et à cette forme, vous savez, d'auto-victimisation qui se manifeste aux États-Unis. Mais cela doit être fait avec énormément de prudence, parce que, comme je l'ai dit, cela m'inquiète vraiment. Et je sais que cela vous inquiète aussi, parce que je sais que vous avez évoqué l'idée que les armes nucléaires tactiques sont désormais envisagées.

#Glenn

Je crois que Trump a déclaré que, bon, nous n'envisageons plus les armes nucléaires tactiques. Quelque chose dans ce genre. Mais ça veut dire qu'ils étaient là à en discuter. Et puis, ce qu'il dit aujourd'hui ne sera peut-être pas ce qu'il pensera demain. Cela a déjà été largement confirmé. Mais sur la question indienne, vous avez dit que les Indiens pensaient pouvoir négocier de meilleures relations avec les États-Unis. Mais je crois qu'au cœur du problème, les Indiens veulent s'affirmer, ou agir comme un pôle de puissance indépendant. Et je pense que, dans cette optique, des institutions comme les BRICS sont utiles, parce qu'elles leur permettent de diversifier leurs partenariats. Ils ne seront redevables envers personne d'autre.

Et je pense que c'est sur cette base qu'ils veulent essayer d'améliorer leurs relations avec les États-Unis. Mais, comme vous l'avez dit, les États-Unis n'acceptent pas cela. Il n'y aura pas de pôle de pouvoir indépendant, parce que cela va à l'encontre des politiques hégémoniques des États-Unis. Je veux dire, on peut remonter à mille neuf cent quatre-vingt-douze. Il y a eu la doctrine Wolfowitz, qui indiquait clairement que même un Japon fort, même une Allemagne forte, tout cela était inacceptable. Parce qu'une fois qu'ils deviennent trop puissants, l'hégémonie prend fin. Donc, cela était en quelque sorte reconnu. Mais c'est aussi pour cela que je pense que la médiation chinoise entre l'Arabie saoudite et l'Iran préoccupait les États-Unis. Parce que, là encore, si la paix s'installe, à qui les Saoudiens obéiraient-ils ? Aux États-Unis ?

Et comment l'Iran serait-il affaibli ? C'est pareil en Europe. Je veux dire, ils ont toujours redouté que les deux plus grands pays d'Europe, l'Allemagne et la Russie, se rapprochent trop. Alors, pourquoi l'Allemagne resterait-elle docile envers les États-Unis ? Comment la Russie serait-elle affaiblie ? Il faut donc maintenir ces tensions permanentes. C'est aussi pour ça que, chaque fois qu'il y a un conflit frontalier entre l'Inde et la Chine, on sent l'excitation à chaque ligne, dans tous les médias aux États-Unis. « Ah, ils se battent encore. » Mais, vous savez, ça a du sens si votre objectif est la primauté mondiale, ce qu'ils affirment très ouvertement. Un peu de conflit, c'est une bonne chose, parce que l'Inde devra alors davantage compter sur les États-Unis.

Peut-être qu'elle renonce à ses ambitions d'agir comme un pôle de puissance indépendant. Et alors, comme vous l'avez dit, les Américains peuvent utiliser les Indiens comme un puissant moyen de pression pour essayer d'affaiblir les Chinois, ou de faire contrepoids à la Chine. Donc, vous savez, quand on est une puissance hégémonique, voir la paix s'installer est vraiment un énorme problème. On n'a pas forcément besoin d'une guerre ouverte, mais il faut que les tensions perdurent. Et je pense que c'est ça, le problème. Mais oui, pardon, la question que je voulais aborder concernait l'Inde et la Chine. Elles ont connu toutes ces tensions frontalières, mais cela semble s'améliorer aujourd'hui. Voyez-vous des avancées dans ce domaine, qui permettraient d'apaiser certaines de ces tensions ?

#Einar Tangen

Eh bien, oui, pendant un certain temps. Et puis, il y a eu cette situation au Népal. Ces quatre ou cinq dernières nuits, vous savez, j'ai été sur des chaînes de télévision indiennes, face à des idées complètement délirantes selon lesquelles la Chine aurait créé tout ça, ou l'aurait fait délibérément. Et aucun raisonnement ne passe. J'ai dit : « Eh bien, vous savez, la calotte glaciaire s'est effondrée du côté népalais. » « Non, elle s'est effondrée du côté chinois. » Alors, comment réfuter ça ? J'ai dit : « Écoutez, vous pouvez consulter Reuters. Vous pouvez consulter l'Associated Press. Vous pouvez consulter Fox News. Tous ont dit que cela s'était produit là-bas. Ce ne sont pas des médias particulièrement enclins à inventer des choses, ni à être gentils avec la Chine. Si cela s'était produit du côté chinois et que cela pouvait être vérifié, ils le montreraient. »

Mais ce n'est pas le cas. Elles montrent que cela s'est produit du côté népalais. Et ensuite, on passe à : « C'est arrivé du côté chinois », puis : « C'était délibéré. Ils savaient que cela allait arriver, alors ils ont massacré ces Népalais. » Et ils disent que la Chine doit assumer la responsabilité de tout ce qui s'est passé. En réalité, il y a beaucoup de projets du côté népalais. C'est une zone sismiquement instable. Oui, des scientifiques et des géologues ont dit : « Hé, soyez très, très prudents. » Il n'y a pas seulement l'activité sismique habituelle. Il y a aussi ces nappes de glace qui, à cause du réchauffement climatique, risquent de se détacher et de provoquer exactement ce qui s'est passé. Ils ne connaissaient tout simplement pas l'ampleur du risque.

En fait, la Chine essayait de se préparer à un événement de ce genre. Mais elle ne pouvait pas se préparer à un cataclysme pareil. Et la question, c'est : est-ce que cela se reproduira ? Mais, vous savez, je l'ai souligné. J'ai dit : écoutez, les Népalais ont environ six projets de barrages, afin de produire de l'hydroélectricité. Pourquoi ? Parce qu'ils en ont besoin. Ils n'ont pas beaucoup d'argent, ni un accès facile au pétrole ou au gaz. Trente pour cent des importations et des exportations du Népal passent par cette ville qui a été submergée. Enfin, ce port intérieur, comme ils l'appelaient. Cela représentait deux milliards sept cents millions de dollars. Cela peut ne pas sembler énorme pour certains, mais c'est une part majeure de l'économie népalaise. La Chine avait investi huit milliards de renminbi dans les infrastructures qui s'y trouvaient.

Il y avait des citoyens chinois sur place. Il y avait des étrangers. Ce n'était pas quelque chose qui avait été planifié. Mais on ne peut pas passer outre. Alors, pourquoi est-ce que je mentionne ça ? Parce que juste avant, les mêmes personnes disaient : bon, on dirait qu'il va y avoir, vous savez, un geste d'apaisement. Qu'on va mieux s'entendre. Qu'on peut arranger ça. Le gouvernement cherche à faire baisser les tensions. Mais je peux vous dire que, très souvent, je passe sur différentes chaînes, et pourtant les éléments de langage sont presque exactement les mêmes. Je veux dire, exactement dans le même ordre. Et ça m'a toujours fait me demander : est-ce une coïncidence que cela puisse se produire dix, vingt fois ? Ou bien y a-t-il une sorte de consensus sur les questions qu'il faut poser ? Et, dans ce cas, qui le pousse ?

Ce n'est un secret pour personne : la presse appartient, pour l'essentiel, à des gens très riches, très proches du gouvernement. Et des amis m'ont dit : « Bon, vous savez, on leur fait des suggestions. Ils nous apprécient, on les apprécie, et on s'entend très bien. » Ce qui laisse entendre que la presse libre ne l'est peut-être pas autant qu'elle en a l'air. Et c'est une réalité. En Australie, en Angleterre et aux États-Unis, il y avait un acteur dominant qui, au fond, utilisait la presse pour se constituer du pouvoir. Et ça lui a très, très bien réussi. C'est donc devenu une manière classique de faire de la politique : maintenez-les au pouvoir, et ils vous maintiendront riche. Et cela semble être, aujourd'hui, la formule de beaucoup de gens très, très riches.

Mais ce que je veux dire, c'est que si une série d'éléments de langage a été transmise à ces chaînes, cela veut dire que l'Inde joue sur les deux tableaux. D'un côté, ils disent : « Oh, vous savez, soyons amis, trouvons une solution. » Mais de l'autre, ils se disent peut-être : « Bon, montons cet incident

en épingle et voyons si ça nous donne un moyen de pression. » L'Inde aime avoir des moyens de pression, je pense. Ils estiment être très bons en négociation, et une partie de la négociation consiste à déstabiliser son adversaire. Est-ce qu'ils font ça ? Je ne sais pas. Mais je dis simplement que, très franchement, s'obstiner sur quelque chose qui est factuellement faux, enfin, qui va à l'encontre des lois de la physique, puis s'en servir pour affirmer que la Chine veut massacrer des milliers de personnes... pour moi, ça semblait complètement déconnecté de la réalité.

Cela semblait être un pas de trop. Et c'est difficile à contester. Je pourrais dire que la Lune est faite de fromage vert. Eh bien, vous n'y êtes jamais allé. Moi non plus. Vous dites : non, ce n'est pas le cas. Eh bien, mon opinion vaut autant que la vôtre. Je n'en ai aucune preuve. C'est la vieille maxime philosophique : comment réfuter une affirmation négative ? On ne peut pas, parce que cela n'existe pas. Alors, comment prouver que cela n'existe pas ? C'est donc très, très, très difficile. L'Inde essaie, je pense, de jouer ce qu'elle considère comme un jeu intelligent, et de maintenir l'équilibre. Mais, comme je l'ai dit plus tôt, je ne pense pas que ses efforts aboutiront à grand-chose, à moins qu'elle ne cède complètement à Washington ou qu'elle ne choisisse une indépendance totale. Si elle devenait indépendante, je pense qu'en Inde, certains craignent qu'elle ne dépende trop de la Russie et de la Chine.

Et ça, c'est quelque chose... c'est une dimension psychologique de la mentalité indienne. Ils disent : non, l'Inde est forte. Nous sommes fiers. Nous ne dépendons de personne. Vous vous souvenez à quel point Modi s'est vraiment, vraiment mis en colère quand Donald Trump n'arrêtait pas de dire que nous avions instauré la paix entre le Pakistan et l'Inde pendant la dernière guerre. Modi s'est alors beaucoup énervé et a dit un certain nombre de choses pour expliquer que ce n'était pas vrai, et ainsi de suite. Mais, enfin, ça a vraiment touché un nerf sensible. Et ce n'est pas seulement lui. En tant que dirigeant à poigne, cela tient vraiment à la psychologie de l'Inde : ils sont indépendants, non alignés, ils établissent leurs propres règles, ils suivent leur propre voie. L'Inde est donc psychologiquement tiraillée entre cette vision des États-Unis et du reste du monde, et sa propre place dans cet ensemble.

#Glenn

Eh bien, les Indiens, quels que soient leurs sentiments à l'égard de la Chine et de leurs différends frontaliers, devraient tout de même se montrer prudents. Car leur hostilité envers la Chine les rend très vulnérables à une instrumentalisation par les États-Unis, en tant qu'État de première ligne. Je veux dire, en Europe, on voit que l'hostilité des Européens envers la Russie les a aussi rendus très vulnérables. Je veux dire, les Américains ont essentiellement annoncé ouvertement ce qu'ils allaient faire : « Eh bien, nous pouvons détruire Nord Stream, nous pouvons faire ceci, cela. »

Et dès que le conflit a commencé, ce n'est pas seulement qu'on se retrouve entraînés dans un conflit avec les Russes. On devient aussi complètement dépendants des États-Unis, qui peuvent faire n'importe quoi sans subir la moindre conséquence. Donc, vous savez, il faut éviter de se laisser entraîner dans ce genre de situations. Ma toute dernière question concerne l'Iran. Le président

Pezeshkian est évidemment présent. Mais cela se déroule alors que la guerre entre les États-Unis et l'Iran, disons, ne reprend pas. Elle ne s'est jamais terminée. En revanche, les combats s'intensifient, surtout autour du détroit d'Ormuz. Comment cela affecte-t-il l'Organisation de coopération de Shanghai ? Ou est-ce que cela l'affecte d'une manière ou d'une autre ?

#Einar Tangen

Eh bien, je dirais que ça la renforce. Vous savez, tous ces pays peuvent se voir de la même manière que l'Iran. Je veux dire, ce n'est pas seulement l'Iran. Si c'était le cas, vous diriez : « Oh, il y a une inimitié de longue date. Ils ont pris le contrôle de l'ambassade. » Ah oui. Eh bien, en mille neuf cent cinquante-quatre, la CIA a évincé le gouvernement démocratiquement élu. On peut remonter loin dans l'histoire, il y a beaucoup de choses à dire là-dessus. Mais on ne peut pas en dire autant de Cuba ou du Venezuela. Ce ne sont pas des menaces pour les États-Unis, d'accord ? Le Canada n'est pas une menace pour les États-Unis. Le Groenland n'est pas une menace pour les États-Unis. Le Panama n'est pas une menace pour les États-Unis. Les Malouines ne sont pas une menace pour les États-Unis. Donc, vous savez, tous les pays du monde, et je peux le confirmer.

J'ai parlé à de nombreux ambassadeurs. Je ne dirai pas lesquels, mais ils sont tous d'avis qu'ils risquent de se retrouver sous le talon de la botte américaine s'ils font quelque chose de travers. Et ils ont une peur bleue. Ils veulent rester non alignés. Ils ne veulent rejoindre aucun bloc. Ils veulent simplement commercer et faire de leur mieux pour leur pays, sans attirer ce gros marteau que sont les États-Unis, qui voient tout comme un clou. Et ça les terrorise, vous savez. Ils disent simplement : « Eh bien, est-ce que vous... » Je leur ai demandé : « Que pensez-vous de l'approche de la Chine ? » « Oh, elle nous plaît. Vous savez, nous avons des inquiétudes. C'est un grand pays. Il semble faire beaucoup de choses. Nous ne voulons pas être, vous savez, avalés tout crus. »

Ils pensent encore que toute nouvelle grande puissance va ressembler à l'ancienne. Bon, dans les esprits, la Chine va devenir le nouvel hégémon, le nouveau gendarme du quartier, qui va leur prendre des choses. Ils n'ont pas encore vraiment intégré l'idée que la Chine puisse être différente. Alors, ils continuent de raisonner selon les anciennes normes. Les grandes puissances font simplement ce qu'elles veulent. Ils n'imaginent pas qu'il puisse réellement exister un monde civilisé, où l'on se dit : d'accord, si nous travaillons ensemble, nous pouvons faire davantage. Cela peut être gagnant-gagnant, et nous pouvons avoir un avenir commun. Enfin, quand vous dites ça, ils répondent : « Oui, ça paraît très bien, mais, vous savez, ça ressemble à un rêve inaccessible. On connaît tous les grandes puissances. »

Ils disent des choses comme ça. Et puis, au moment décisif, ils se contentent de prendre ce qui les intéresse. Et nous, on est les petits, et on ne veut pas se faire avoir tout le temps. Ils ont connu ça pendant, quoi, plus de cinq à six cents ans, avec la colonisation. C'est très difficile de changer les mentalités. Alors ils veulent rester aussi loin que possible. Ils veulent se faire discrets. Ils ne veulent attirer l'attention sous aucun prétexte, s'ils peuvent l'éviter. Ils veulent simplement que ces grandes puissances règlent ça entre elles et finissent, à un moment donné, par les laisser tranquilles. Ils ne

veulent toujours pas commercer avec la Chine. Or, la Chine est au cœur d'une vaste machine économique, qui non seulement achète des ressources dans toutes les régions du monde, mais leur exporte aussi des produits à plus forte valeur ajoutée.

C'était différent. Et quand je lui ai posé la question, j'ai dit : « Alors, que pensez-vous de la volonté de la Chine de partager ses technologies ? » Et ils répondent : « Eh bien, c'est bien. C'est bien. » Mais j'ai dit, j'ai dit : « Eh bien, si c'est une puissance hégémonique, vous ne pensez pas qu'elle ferait simplement comme l'Europe et l'Amérique ? C'est-à-dire : nous avons inventé ici le modèle de l'État-usine, et vous devez nous l'acheter. Nous allons tirer de vous tout ce que nous pouvons. » Donc oui, c'est différent. Mais, vous savez, qui sait ce que fera la Chine à l'avenir ? Alors, encore une fois, quand on commence à regarder le monde, on se retrouve en fait prisonnier de sa propre vision du monde.

Si vous pensez que rien ne change, alors, malheureusement, il est très difficile de provoquer le changement. Si vous pensez que certaines choses peuvent changer en mieux, et qu'une politique de l'abondance peut, en réalité, remplacer une politique de la pénurie... Parce que, souvenez-vous : derrière tout ce que vous avez dit sur l'Amérique, notre position est la suivante : nous pouvons tirer davantage de valeur en créant des pénuries. Si tout est abondant, eh bien, ce n'est pas une bonne chose. Vous allez en obtenir un prix juste, n'est-ce pas ? Pendant très longtemps, les attitudes coloniales ont consisté à créer des pénuries, à exercer le contrôle. Vous voulez du tissu ? Vous l'achetez à la Grande-Bretagne. Peu importe que le coton ait poussé dans votre propre jardin.

Il faut l'emmener en Grande-Bretagne. Ensuite, vous pouvez acheter du tissu britannique, et nous prélevons une taxe dessus. C'était de l'extraction. Ça a toujours fonctionné comme ça. Mais c'était à l'époque des empires. La Chine n'est pas un empire. Elle ne cherche pas à en devenir un. Elle voit les erreurs des empires : ils commencent en étant grands, mais finissent par échouer, parce que l'inertie même de tout ce qu'ils font pour prendre des choses à certains groupes finit par se retourner contre eux. Alors, espérons que les leçons de la Chine soient retenues par d'autres pays, et qu'ils commencent peut-être à croire que l'avenir peut réellement être meilleur. Il ne faut pas forcément que tout tourne autour de savoir qui est la plus grosse brute.

#Glenn

Oui, eh bien, je pense que les Américains ont appris ça des Britanniques. J'ai oublié, c'était pas au début du dix-neuvième siècle, quand les Américains faisaient avancer ce système américain pour s'industrialiser ? Et j'ai oublié, oui, le Premier ministre britannique avait déclaré que si les Américains ne serait-ce que fabriquaient leurs propres fers à cheval, il remplirait leurs ports de troupes, quelque chose dans ce genre-là. Donc, oui, ce n'est pas une idée nouvelle.

#Einar Tangen

Eh bien, vous pouvez remonter aux Néerlandais, aux Espagnols, aux Portugais. Vous pouvez remonter très loin dans l'histoire, et parler ensuite des Croisades. Le fait est que, et c'est très difficile à comprendre pour les Européens, nous étions les barbares. Nous n'étions pas les civilisés. Les civilisés, c'étaient ceux chez qui nous sommes arrivés et à qui nous avons pris leurs biens. L'Empire perse était un lieu de paix et de prospérité, où différentes religions pouvaient être pratiquées selon leurs propres règles. Elles devaient toutes payer des impôts, mais les gens pouvaient vivre selon leurs propres valeurs. Ils avaient la médecine, l'astrologie, des bibliothèques. Et nous, qu'avons-nous fait ? Nous ne les avons pas brûlés.

Pourquoi ? On ne comprend rien à tout ça. D'accord. C'étaient nous, les barbares. Et maintenant, malheureusement, l'époque barbare touche à sa fin. Ça ne fonctionne plus très bien, parce que l'économie mondiale a changé. Contrôler le commerce, ce n'est pas possible si vous n'avez pas la logistique, l'efficacité, l'énergie, les ressources et le savoir-faire nécessaires pour créer de la valeur. Avant, ce n'était pas comme ça. C'était simplement : est-ce que je peux obtenir des épices ? Combien de temps ça va prendre ? Et combien je peux facturer ? Des choses comme ça. Donc le monde change. Nous devons changer avec lui. La question, c'est : combien de temps faudra-t-il aux États-Unis pour comprendre que les anciennes méthodes ne sont pas les nouvelles ?

#Glenn

Il y a deux ans, le président Poutine, en évoquant la fin de l'ordre international dominé par l'Occident, a dit que le bal, le bal des vampires, touchait à sa fin, ou était déjà terminé. Il faisait donc essentiellement référence à cette ère d'exploitation. Quoi qu'il en soit, je vais suivre la fin du sommet de l'Organisation de coopération de Shanghai, et c'est intéressant. Je veux dire, il ne faut pas s'attendre à ce que le monde change du jour au lendemain. Mais il y a ces avancées progressives, qui sont très importantes. Ce sera toujours deux pas en avant, un pas en arrière. Mais malgré tout, beaucoup de ces changements ne semblent pas pouvoir être inversés. Alors, merci beaucoup d'avoir pris le temps. Je vous en suis reconnaissant.

#Einar Tangen

Merci de m'accueillir, Glenn. C'est toujours un plaisir.

#Einar Tangen

Prends soin de toi.